

Nouvelles pratiques sociales



Vingt ans après

Roger Guy

Volume 1, Number 1, 1988

Les CLSC à la croisée des chemins

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301015ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301015ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guy, R. (1988). Vingt ans après. *Nouvelles pratiques sociales*, 1(1), 167–169.
<https://doi.org/10.7202/301015ar>

LES PRATIQUES SOCIALES D'HIER

Vingt ans après...

Roger Guy
Département des Sciences
sociales et de la Santé
UQAT

Nous avons invité Roger Guy à nous écrire un court texte dans lequel il pourrait commenter, en 1988, le texte qu'il avait lui-même produit en 1966. Roger Guy, non sans hésitation, a accepté notre invitation et nous a transmis ces quelques pages bien senties et ciselées, que nous sommes heureux de publier.
NDLR

La relecture de ce texte ravive en moi l'image des êtres pour lesquels on se passionnait à l'époque : Ho Chi Minh, Ben Bella, Castro, Angela Davis, mais aussi Boris Vian et André Breton... et même Brenda Lee. Des marxistes et des révolutionnaires « par vocation », mais aussi des existentialistes, des surréalistes et des « sentimentaux »... Par-delà ces effluves, voici quelques réflexions que m'inspire cette relecture.

Certains aspects de ce texte me gênent : le côté « langue de bois », le machiavélisme naïf, l'esprit partisan. Me rassure le soin que je prenais à tous les cinq ou six paragraphes de prendre distance.

Ce texte est caractéristique d'une époque où l'action était le leit-motiv. Il fallait agir et tous, nous fonçons. Chacun avec ses justifications et ses modèles en construction. L'engagement social était presque une mystique et personne ne craignait la bagarre. Depuis, l'action s'est professionnalisée. Et la passion comme on sait est une fugitive du camp des institutions.

Que voulions-nous ? D'abord le progrès, la modernisation. Ensuite la justice, l'égalité. Mais surtout la possibilité de nous affirmer, de nous poser dans l'existence, individuellement et collectivement. Nous voulions nous faire respecter. À cette époque, il y avait encore des interdits, donc des transgressions possibles. Nous en profitions sans retenue. Quelle est la valeur, quelle est l'interdit à la mode qu'il nous faut aujourd'hui transgresser ?

Les luttes d'aujourd'hui concernent surtout les droits de la personne, l'égalité telle que comprise dans l'approche des droits humains. Mais je crois que l'idée d'égalité ne nous inspire plus vraiment : c'est devenu un problème technique, un problème de mesure, presque une activité comptable. Quotidiennement, nous faisons la surveillance du taux moyen d'inégalité dans chaque secteur, dénonçant les dépassements et réclamant des rattrapages. Ce n'est pas à cette égalité que pensait Rousseau... Il avait en tête l'idée que nous avons tous la même valeur fondamentale, la même dignité, le même poids d'humanité ; et que c'est cette pensée que nous devons sans cesse garder à l'esprit, de sorte que nos attitudes et nos conduites en soient éclairées. Il me semble y avoir quelque chose de réducteur dans l'approche actuelle des droits de la personne, une sorte d'insuffisance du concept à évoquer ce de quoi on veut se nourrir et vivre. Cette approche fait de chacun un revendicateur, un défenseur d'un territoire appelé « ma personne », de sorte que les collectivités humaines apparaissent comme des mares où des milliers de grenouilles sur leur feuille de nénuphar crient sans cesse leur nom et affirment leurs droits à qui mieux mieux dans un concert assourdissant de croassements. À ce jeu, les plus forts gagnent et ce qu'ils gagnent est ainsi devenu un privilège.

En filigrane dans ce texte, je reconnais ce qui allait devenir une des composantes de l'action après Mai 1968 : l'hédonisme, la fête, le spectacle, le plaisir d'être et d'agir ensemble. À vrai dire, nous

n'avons jamais pu mettre dans « l'action révolutionnaire » de cette époque le sérieux qu'y mettaient les révolutionnaires tiers-mondistes. La fête et le goût de se payer la tête de quelqu'un n'était jamais très loin. Cependant, après Mai 68, cette composante devait obligatoirement faire partie de l'action. Droit au bonheur oblige!

Reste qu'à cette époque, l'engagement social était quelque chose de sérieux : tout l'être était engagé. Plus tard, comme l'écrit Gilles Lipovetsky, nous en sommes venus à « l'engagement intermittent, souple, sans doctrine et sans exigence de sacrifice... À l'engagement corps et âme s'est substituée une participation passagère, à la carte, on y consacre le temps et l'argent qu'on veut, on se mobilise quand on veut, comme on veut, conformément aux désirs premiers d'autonomie individuelle ; c'est le temps de l'engagement minimal en écho à l'idéologie minimale des droits de l'homme...¹ ». Lipovetsky ne se scandalise pas de cette mutation. Reste que ce type d'engagement évoque cette image du privilégié qui périodiquement réclame pour tous une part égale aux privilèges qu'il possède, oubliant qu'il est de la nature d'un privilège d'être non également partageable et que c'est justement pour cela qu'il est désiré, autant par lui-même que par les autres.

Quelque part dans ce texte, je parlais de la nécessité d'exprimer la violence. Je continue de croire que des sentiments collectifs profonds ne sont pas exprimés. La souffrance, l'humiliation, le malheur, la révolte doivent être exprimés dans leur pureté. La souffrance ne doit pas se dégrader en chiâlage. Le malheur n'est pas de la malchance. L'humiliation ne doit pas faire place à des fanfaronnades. L'action a besoin de la force de la poésie parce que là est la vie. Tous les grands leaders des luttes de libération étaient en même temps des poètes qui veillaient à ce que leur action entre en résonance avec l'exigence de bien et de vérité qui secrètement est au cœur de chaque être humain... de sorte que justement le cœur en eux se redresse.

Encore faut-il que notre action, telle que nous la « focussons » ait un rapport quelconque avec ces exigences de cœur. Si les luttes ne nous inspirent plus, c'est peut-être que nous ne menons pas les bonnes luttes, ou que nous en réduisons la portée par l'insuffisance même de ce qui nous inspire.

1. *L'empire de l'éphémère*, Paris, Gallimard, 1987, p. 333.